

Marguerite Duras et le groupe de la Rue Saint Benoît

Juan GOYTISOLO

Escritor

Je vais parler d'une période très précise de la vie de Marguerite Duras. Je vais commencer par où il faut commencer. C'était en 1955, comme l'a dit Dominique Noguez. J'ai eu la chance que mon premier roman a été lu par Maurice Edgard Coindreau, qui m'a proposé un rendez-vous chez Gallimard et j'ai pris le train de Barcelone à Paris. Là j'ai rencontré, évidemment, Coinareau, mais aussi les responsables du service étranger de Gallimard: Monique Lange, qui est devenue après ma femme, et Dionys Mascolo, alors le compagnon de Marguerite. Le groupe, que l'on peut appeler «de la Rue Saint Benoît» avait passé, pour la première fois, des vacances en Espagne en 1955. Ils avaient rompu le tabou des intellectuels de gauche de ne plus aller au vivant de Franco, et ils étaient revenus très impressionnés. Mascolo a demandé à me voir et nous avons parlé longtemps. Je lui ai exposé l'esprit de révolte existant dans la jeunesse universitaire. En fait c'était la révolte d'un petit groupe d'amis, mais j'étais alors très optimiste et je croyais à l'existence d'une perspective révolutionnaire en Espagne. Mon enthousiasme l'a ravi. Je sais qu'il a dit à tout le monde «voilà l'Espagnol que nous attendions».

Après ça, j'ai dû faire le service militaire en Espagne en tant que sergent de ce que l'on appelait les «milicias universitarias» et Monique, qui est venue quelquefois me voir pendant cette période. Elle m'amenait les livres de deux romancières françaises que je ne connaissais pas. L'une c'était Violette Leduc, un écrivain que j'admire beaucoup et l'autre c'était Marguerite Duras. Je me souviens qu'elle m'avait envoyé *Un Barrage contre le Pacifique*, *Le Marin de Gibraltar*, *Les Petits chevaux de Tarquinia* et *Le Square*. Lorsque je finis mes peines avec l'armée, après des vacances passées à Almería avec Monique, j'allai, pour la première fois à la rue Saint Benoît. C'était un groupe très attachant: je parle du noyau dur formé par Marguerite et Dionys, le père de Jean Mascolo. A vrai dire le couple commençait à être en crise. Il y avait aussi Robert Antelme, le premier mari de Marguerite, Edgar et Violette Morin, Jean Schuster, très plongé dans la réflexion politique, et le poète André Frénaud. A eux il faudrait ajouter les visiteurs occasionnels, qui venaient de temps en temps: Monique Lange et moi, Roland Barthes, dont je venais de lire ses *Mythologies*, et Maurice Nadeau, Blanchet, etc. Un groupe vraiment extraordinaire.

Pendant cette période, la politique était le sujet principal de conversation. En arrivant, je voulais proposer la création d'un comité d'intellectuels français démocrates solidaires de la cause espagnole afin d'établir un contact entre les deux pays. Mais, à ma grande surprise -le dîner a été bien arrosé- on a parlé des possibilités d'un attentat contre Franco. Je me souviens qu'ils étaient convaincus que c'était très facile, pendant une course de taureaux, de prendre un fusil, de tirer sur lui et de se sauver en profitant du désordre... L'idée avait séduit pas mal de gens. Le secrétaire de Sartre, Jean Cau, qui ensuite est devenu d'extrême droite prétendait, avec une assurance extraordinaire, que lui seul, avec un groupe de quatre personnes, était capable de faire la révolution en Espagne. Tout ça m'a découragé un peu parce que je m'attendais à des projets plus concrets. Mais après ça il y a eu des événements très importants, en octobre, quinze jours après ce dîner, c'est la crise de Suez, avec l'intervention anglo-française en Egypte et surtout les événements de Hongrie lorsque les Soviétiques ont occupé Budapest et le réveil de la Pologne. Alors dès qu'à la réunion suivante, j'ai essayé de parler de l'Espagne, le sujet n'intéressait plus. On parlait de la Pologne. Dionys, au lieu de boire de la Manzanilla, buvait de la Vodka. Il était tombé amoureux d'une Polonaise. Il est allé avec Schuster à Varsovie et il est revenu dans une sorte d'état de grâce. D'un coup l'Espagne a disparu de l'horizon. Il y avait aussi la Guerre d'Algérie, dont je parlerai après. Cependant, ce qui frappait le plus, c'est l'arrivée du nouvel ami de Marguerite, Gérard Jariot. Je dois dire que de voir dans la même maison, le premier mari, Dionys, et le nouvel compagnon m'a paru extraordinaire. Je suis contre la polygamie, qui me semble épouvantable, mais le fait de voir une femme avec ses trois maris ou compagnons révélait une détermination tout à fait séduisante, c'est une des raisons pour laquelle j'admirais le plus Marguerite, c'était la facilité avec laquelle elle gérait cette situation.

On parlait beaucoup de politique. Le groupe de la Rue Saint-Benoît là était loin d'Albert Camus et il avait pris position pour Sartre dans la polémique qui avait eue lieu entre eux. Mais quand Sartre a approuvé l'intervention soviétique en Hongrie, il y a eu une réaction très forte de leur part et ils ont pris des distances avec les sartiens. Ils se sentaient plus proches de Merleau Ponty et de Blanchot.

Le grand sujet c'était la Guerre d'Algérie. Nous avons tous milité contre le colonialisme et c'est Dionys qui nous a présenté, à Monique et à moi, une amie, très liée aussi à Marguerite, Madeleine Allens. Celle-ci était une militante active du Front de Libération National algérien. C'est elle qui a déposé chez nous une valise dans laquelle il y avait le trésor de la Fédération FLN en France. Pendant six mois, ou Mascolo ou Madeleine nous téléphonait avec un mot d'ordre, et quelqu'un venait chercher de l'argent que l'on gardait dans cette grosse valise. Je dois dire que quelquefois j'ai regretté que la valise n'appartienne pas à Franco ou à un autre dictateur quelconque. Je n'ai jamais vu de ma vie une telle quantité de billets. Nous étions très proches de ceux qu'on appelait des porteurs de valises.

Plus tard, quand le cinéma est entré dans la vie de Marguerite, je me souviens de la fois où on a parlé pendant le dîner d'*Hiroshima mon amour*. Tout le dîner a tourné autour d'*Hiroshima*, du film et d'Alain Resnais et, quand à la fin, on en est venu à

parler de l'Algérie, Marguerite s'est tue et au bout de trois ou quatre minutes elle s'est levée et elle a dit: «Bon puisque vous avez une conversation technique, je m'en vais».

Elle était à la fois ça, passionnée de la politique mais passionnée d'elle-même aussi à un degré qui forçait à l'admiration. Quelquefois elle avait des interventions extraordinaires. Une des choses qui me plaisait et que j'admirais le plus c'était sa voix. Elle avait une voix de femme parmi les plus belles que j'ai jamais entendues avec celle de ma traductrice Aline Schulman et celle de Jeanne Moreau. Je vous lis un petit passage que j'avais écrit à l'époque. Après le dîner, à l'époque où Monique et moi fréquentions la Rue Saint Benoît, la conversation avait roulé sur les bizarreries sexuelles analysées dans un livre de Sacher Masoch ou d'un autre spécialiste du genre. L'histoire d'un client qui arrivait toujours au bordel avec une valise remplie de 23 kilos de chaînes. Certains, parmi nous, avait souri ou échangé quelques plaisanteries faciles sur le sujet jusqu'à ce que Marguerite Duras nous interrompe de cette voix grave et intense qui a toujours séduit ceux qui l'entourent. «Je trouve admirable –dit-elle- que quelqu'un possède de soi une connaissance si parfaite qui lui permette de déterminer le poids exact des chaînes, d'arriver à 23 précisément et non à 22 ou 24 car une différence de quelques milligrammes suppose un apprentissage long et pénible que seuls les êtres les plus purs ont le courage d'affronter». Elle pouvait dire des choses extraordinaires au milieu d'une conversation. Elle était comme ça.

J'avais lu en Espagne ses premiers romans, puis *L'Après-midi de Monsieur Andemas* ou *Moderato Cantabile*. J'avais toujours un grand intérêt pour son travail littéraire. Je suivais aussi ses premiers travaux dans le cinéma. Je dois dire qu'en 64, quand Monique a quitté Gallimard après la mort de sa mère, on est allé passer plus d'un an à Saint Tropez et nous avons perdu un peu le contact avec le groupe. Dionys vivait avec Solange, et Marguerite, je crois, qu'elle était toujours avec Gérard Jarlot. On s'est rencontrés de nouveau en 1967 à Cuba, pendant le Salon de Mai, organisé par Carlos Franqui et un groupe d'intellectuels de gauche. L'heure était à l'enthousiasme devant les réussites apparentes de la Révolution. Je me souviens que Dionys Mascolo disait: «Ici c'est la vraie liberté ! Quand on pense aux libertés misérables que l'on a à Paris !». Je n'ai pas voulu refroidir l'engouement mais ça s'est passé très vite parce qu'en 68, quand Fidel Castro a approuvé l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, Marguerite a écrit un article très violent contre lui et Dionys aussi.

Ceci est à peu près mon expérience, à la fois de cette période militante à l'époque où ils écrivaient dans, je crois, *France Observateur* et dans *L'Express*. Moi aussi j'écrivais sous pseudonyme quelques articles sur l'Espagne.

Voilà ce que je peux dire de Marguerite et d'une période très précise de sa vie. Elle était, comme l'a dit Jeanne Moreau, aussi merveilleuse qu'insupportable.